Il convient enfin de rendre compte, si cela est possible, du récit de l'annalistique romaine. Il semble qu'une exigence de la conscience nationale romaine puisse, en partie, l'expliquer. Un précieux recueil de prescriptions rituelles a été constitué à Rome à l'époque des Tarquins. Aux tyrans étrusques revenait donc la gloire d'avoir accueilli ce gage de la grandeur romaine et de l'avoir déposé dans leur création architecturale majeure, le temple de Jupiter capitolin. Rome, une fois débarrassée de ses tyrans étrusques et devenue leur ennemie, devait chercher à amoindrir au maximum le rôle des Toscans dans l'affaire. L'annalistique trouva dans le personnage des Sibylles un principe d'explication commode à l'origine des Livres. Tarquin ne cède que vaincu par l'obstination de la Sibylle et l'avis formel des augures romains. Tout mérite ainsi lui échappe. Naturellement l'ouverture progressive du recueil du Capitole à des oracles helléniques joua un large rôle dans la constitution de la légende. La trame de celle-ci a été imaginée par réaction des annalistes contre les souvenirs de la domination étrusque à Rome[1].

Raymond Bloch.

III

VÉNUS, « ÉTOILE DU SOIR », ET LES ÉCRIVAINS LATINS

par A. Le Bœuffle

Professeur agrégé au lycée d'Amiens

Sommaire. — *Étude des termes parfois peu précis, choisis souvent à des fins expressives plutôt que scientifiques, qu'emploient les auteurs latins pour désigner l'apparition vespérale de la planète Vénus.*

Les écrivains latins, principalement les poètes, ont volontiers évoqué l'étoile du berger, qui apparaît dans les derniers feux du couchant et devance le cortège des étoiles s'allumant les unes après les autres au firmament[2]. Cependant, à première vue, ils ne semblent pas toujours avoir compris exactement qu'à ce moment-là l'astre ne se levait pas[3],

1. Il faut expliquer de même la tradition romaine relative au départ des Étrusques de Rome ; cf. R. Bloch, *Le départ des Étrusques de Rome selon l'annalistique et la dédicace du temple de Jupiter capitolin*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CXLIX, avril-juin 1961, p. 141 sq.

2. Sur ce thème, cf., par exemple, H. Bardon, *L'aurore et le crépuscule*, *Rev. Ét. lat.*, XXIII, 1946, p. 82 ; cf. déjà Homère, *Il.*, XXII, 317 sq.

3. Cf. dans la littérature française l'erreur de Lamartine : « Vénus se lève à l'horizon » (*Le Soir*, v. 5).

mais, au contraire, était proche de son coucher et parcourait dans le ciel une courbe s'inclinant jusqu'à l'horizon occidental. En effet, Vénus[1] est une planète inférieure, c'est-à-dire située entre le Soleil et la Terre ; son orbite autour du soleil est plus petite que celle de la terre, et dans son mouvement apparent elle ne s'éloigne jamais beaucoup de lui (sa plus grande élongation est de 46 degrés)[2]. En dehors des périodes où elle se trouve en conjonction supérieure ou inférieure avec le soleil et, par conséquent, est invisible[3], tantôt elle précède le soleil et on la voit se lever un peu avant celui-ci à la fin de la nuit, tantôt elle le suit : on l'aperçoit alors le soir, peu après le coucher du soleil, dans la région du ciel proche du point de l'horizon où le soleil a disparu, bientôt elle-même descend jusqu'à l'horizon et disparaît à son tour[4].

Le choix des termes pour désigner la position de Vénus au crépuscule et le sens de son déplacement nous permettra donc d'apprécier, sinon le degré des connaissances astronomiques chez divers auteurs latins, en tout cas la plus ou moins grande importance qu'ils attachent à la précision scientifique ; car nous essayerons de montrer que ce qui pourrait paraître chez certains ignorance ou confusion n'est parfois qu'indifférence à l'égard de la rigueur technique et souci primordial de faire œuvre littéraire.

Les uns s'expriment d'une manière parfaitement appropriée. C'est ainsi que dans *Amphitryon* Plaute fait remarquer par Sosie qu'en cette nuit singulière les phénomènes habituels ne se produisent pas : « ... neque *Vesperugo* neque Vergiliae *occidunt* » (*Amph.*, 275). Cicéron dit justement : subsequitur (solem) Hesperos » (*N. D.*, II, 53). Virgile évoque l'étoile du soir achevant sa course céleste : *Aen.*, VIII, 280, « *Deuexo* interea propior fit Vesper *Olympo* » (à rapprocher de Manilius, I, 178, « Hesperos *emenso... Olympo* »)[5]. Pline, décrivant les principales carac-

1. Pour désigner la planète Vénus, l'usage courant continuait à distinguer l'étoile du soir (*Vesper, Vesperugo, Hesperos* ou *Noctifer*) et l'étoile du matin (*Lucifer, Eoüs* ou *Phosphoros*), bien que l'on connût son unicité depuis longtemps, au moins depuis Pythagore (cf. Pline, *H. N.*, II, 36-37, et le commentaire de J. Beaujeu dans l'édition Budé, Paris, 1950) ; cf. aussi M. Straemans et G. Libon, *Le nom de la planète Vénus et ses antécédents égyptiens, Latomus*, IV, 1947, p. 3) ; G. Bigourdan, *L'astronomie, évolution des idées et des méthodes*, Paris, 1913, p. 15.

2. Cf. Pline, *H. N.*, II, 72. Cicéron est plus imprécis : *N. D.*, II, 53, « neque umquam ab sole duorum signorum interuallo longius discedit ».

3. Les périodes d'invisibilité sont évaluées à 69 ou 52 jours par Pline (*H. N.*, II, 78), « nombres un peu forcés » (édition J. Beaujeu, p. 166).

4. Le mouvement apparent de Mercure est analogue à celui de Vénus. Mais cette planète est beaucoup moins brillante que Vénus, elle s'éloigne encore moins du soleil (sa digression maxima est de 22 degrés en moyenne) et elle est moins souvent visible. Aussi est-elle beaucoup plus rarement évoquée par les écrivains anciens ; cf. Virgile, *Géorg.*, I, 337 ; Hygin, *Astr.*, IV, 16 ; Pline, *H. N.*, II, 77 ; Ausone, *Idyll.*, 8, 27 (« nonnumquam »).

5. Manilius s'inspire souvent de Virgile et s'en révèle un commentateur averti : cf. l'article de J. Bayet, *L'immortalité astrale d'Auguste, Rev. Ét. lat.*, XVII, 1939, p. 141.

téristiques de Vénus, remarque : « *ab occasu refulgens*, nuncupatur Vesper, ut prorogans lucem uicemue lunae reddens » (*H. N.*, II, 36). Vitruve (IX, 1, 4) constate aussi : « *cum solem sequatur*, post occasum eius apparens in caelo clarissimeque lucens, Vesperugo uocitatur ». Déjà, dans ce dernier exemple, le terme « *apparens* » est assez vague et seul le contexte apporte quelque éclaircissement.

D'autres auteurs emploient également des verbes qui n'expriment pas exactement le mouvement descendant de Vénus à l'ouest, mais par leur imprécision même ne s'opposent pas non plus à une telle interprétation. Relevons d'abord quelques exemples tirés du poème 62 de Catulle : v. 1, « Vesper *adest*[1] » ; v. 7, « ... Oetaeos *ostendit* Noctifer ignes[2] » ; v. 20, « Hespere, qui *caelo fertur* crudelior ignis? » ; v. 26, « Hespere, qui *caelo lucet* iocundior ignis? » ; v. 33, « ... tuo *aduentu* uigilat custodia semper[3] » ; cf. aussi 64, 328 sq., « *Adueniet*... Hesperus, adueniet fausto cum sidere coniunx. »

On peut comparer à cet emploi du verbe composé *aduenire* celui du simple *uenire*, dans Virgile, *Buc.*, X, 77, « ... *uenit* Hesperus, ite capellae[4] ». Du reste, Virgile s'attache surtout à présenter Vénus comme le premier astre brillant au crépuscule et devançant les autres feux du ciel nocturne : *Buc.*, VI, 86, « inuito *processit* Vesper Olympo[5] » ; *Géorg.*, I, 251, « ... sera rubens *accendit* lumina Vesper[6] » ; *Aen.*, I, 374, « ... diem clauso componet Vesper Olympo[7] ».

Un autre vers de Virgile mérite qu'on l'étudie spécialement, car il a été souvent mal compris ; il s'agit de *Buc.*, VIII, 30, « ... tibi deserit Hesperus Oetam ». Tous ceux qui ont traduit ou commenté « Vesper quitte l'Oeta pour monter dans le ciel » prêtent au poète une erreur astronomique peu compatible avec ses connaissances habituelles en ce domaine (cf. *Rev. Ét. lat.*, XXXIX, 1961, p. 102 et n. 2). Un article d'A. Deman[8], citant notamment une scolie de Servius (*ad Aen.*, II, 801), a apporté des éléments intéressants pour l'interprétation vraisem-

1. Sur ce thème, cf. Ed. Fraenkel, *Vesper adest*, *J. R. S.*, XLV, 1955, p. 1.

2. Sur l'allusion à l'Oeta, cf. *infra* le commentaire de Virgile, *Buc.*, VIII, 30.

3. *Aduentus* désigne l'apparition de Vénus, mais non pas nécessairement le « lever », comme l'a traduit à tort G. Lafaye (édition Budé, Les Belles Lettres, 3e édition, 1949).

4. Pour le thème, cf. Sapho, IX, 121.

5. Cf. encore « *procedit* Vesper » (*Culex*, 203). Le verbe est employé aussi pour l'apparition de la comète de César (*Buc.*, IX, 47), c'est-à-dire, là encore, pour un phénomène différent d'un lever.

6. Vers d'une beauté descriptive qu'admirent avec raison P. Lejay (édition des Œuvres de Virgile, Paris, 1919, p. 109, n. 6) et P. d'Hérouville (*L'astronomie de Virgile*, Paris, 1940, p. 18). L'apport original des Latins tient au fait que les crépuscules étaient plus brefs en Grèce qu'en Italie (cf. H. Bardon, art. cit. *supra*).

7. Cf. Homère, *Od.*, XV, 403, et, pour l'allusion à la « porte du ciel », *Géorg.*, III, 261.

8. *Latomus*, XV, 1956, p. 585-586 ; cf. plus récemment J. Perret, édition des *Bucoliques*, coll. « Érasme », P. U. F., 1961, p. 89.

blable de ce passage[1]. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, sans forcer le sens ordinaire du verbe *deserere*, d'aboutir à la solution suivante : Vesper pouvait apparaître au début de la nuit au-dessus de l'Oeta (ou même être d'abord caché par le sommet), puis, semblant « quitter » cette montagne, lieu de son culte, continuer visiblement son mouvement descendant vers un horizon plus dégagé, à l'ouest du point culminant, et cela était vraisemblable pour un observateur placé au nord-est de l'Oeta, dans la vallée du Sperchios, chantée ailleurs par Virgile (*Géorg.*, II, 487). L'expression aura été étendue ensuite au reste de la Grèce et à l'Italie[2].

Le verbe *surgere*, lui aussi, pourrait, au premier abord, sembler impropre à désigner l'apparition de Vénus au couchant, puisqu'il s'emploie ordinairement pour le lever des astres[3]. Mais, comme nous venons d'en voir un exemple dans le passage précédent, une fiction littéraire, en usage chez les poètes depuis Homère, consiste à imaginer qu'un astre, au moment de son apparition, abandonne la demeure qu'il aurait occupée durant l'espace de temps où il était invisible[4]. *Surgere* prendrait ainsi également le sens de « apparaître au-dessus de... » sans idée de mouvement ascendant, puis simplement « apparaître », « briller soudain » sans référence à un lieu nommé[5]. C'est de cette manière qu'il faut comprendre ces vers où Horace[6] s'adresse à Valgius Rufus (*Carm.*, II, 9, 10 sqq.) : « nec tibi *Vespero* | *Surgente* decedunt amores | Nec rapidum fugiente solem » (*fugiente solem* risquerait aussi d'être interprété comme un prétendu coucher de Vénus au matin : il doit désigner, en réalité, la disparition de la planète, à l'orient, dans les premières lueurs de l'aurore). Citons également Sénèque, *Apocol.*, IV, 1, « surgit Hesperus ». Sans doute convient-il d'appliquer le même raisonnement à l'équivoque *exorior* (par exemple, Germanicus, fragm. IV, 76)[7].

1. Sur les liens entre Vesper et l'Oeta, évoqués aussi par Catulle, Stace et l'auteur du *Culex*, cf. Pauly-Wissowa, *R. E.*, VIII, 1255, et surtout P. Vénini, *Vesper e l'Oeta*, *Rendiconti Istituto Lombardo, Classe di Lettere e Scienze Morali e Storiche*, LXXXVII, 1954, p. 73-78.

2. La même démonstration peut s'appliquer au vers 203 du *Culex* : « Et piger aurata procedit Vesper ab Oeta » (*piger*, parce que le mouvement propre de la planète est inverse du mouvement diurne, pendant une grande partie de sa période de visibilité vespérale).

3. Cf., par exemple, Virg., *Géorg.*, I, 396 ; 440 ; *Aen.*, II, 801 ; VI, 850 ; XII, 172, etc...

4. Cf. aussi Virg., *Aen.*, II, 801.

5. « Shining out » (Mackail, *ap.* P. d'Hérouville, *op. cit.*, p. 18). Virgile emploie *surgere* pour dépeindre l'apparition du mince croissant de la lune, le soir, au début de la lunaison, alors qu'il va se coucher bientôt (*Aen.*, VI, 453).

6. En effet, Horace n'était pas dépourvu de connaissances astronomiques et astrologiques ; cf. J. Perret, *Horace*, Paris, 1959, p. 5 et 12 ; A. Deman, *in Latomus*, XV, 1956, p. 564.

7. Il faut mettre à part le cas de Pline, *H. N.*, II, 75, *exortu uespertino* ; dans ce passage où un auteur latin décrit de la façon la plus détaillée, sinon la plus claire, les divers mouvements d'une planète inférieure, « exortus uespertinus » désigne la première apparition

Les poètes parlent encore du « retour » de l'étoile du soir : Sénèque, *Med.*, 72, « redis » ; Avienus, *Phaen.*, 1759, « Hesperus aethra cum redit », terme acceptable aussi bien dans son sens ordinaire que dans son sens technique (en effet, dans la terminologie astronomique, il exprime le mouvement de l'hémisphère connu vers l'hémisphère inconnu[1], et s'appliquerait fort bien au proche coucher de la planète)[2].

Ailleurs, les termes sont encore plus équivoques et les poètes sacrifient à la convention mythologique la précision scientifique. Ainsi dans Catulle, 62, 1 sq., « ... Vesper Olympo | Exspectata diu uix tandem *lumina tollit* » ; Ibid., 29, « ... se tuus *extulit* ardor ». Ces verbes *tollere* et *se efferre*, s'ils évoquent bien le flambeau nuptial que l'on brandit, s'appliquent difficilement à un astre qui s'incline vers l'horizon. L'association de Vesper aux épithalames et chœurs d'hyménée deviendra un ornement traditionnel qui n'aura plus aucun rapport avec la réalité des phénomènes célestes[3].

D'une façon plus générale, on en viendra à laisser croire que Vénus est visible à la fois chaque soir et chaque matin de toute l'année (ce qui est inconciliable). Vesper ne sera plus que le symbole conventionnel du crépuscule et Lucifer celui de l'aurore[4]. En particulier, Vesper sera présenté comme le messager qui, précédant et imitant la Nuit[5], surgirait lui aussi des eaux de l'Océan : Sénèque, *Phaedr.*, 749 sqq., « Talis est, primas referens tenebras, | Nuntius noctis, *modo lotus undis* | Hesperus, pulsis iterum tenebris | Lucifer idem[6]. » Finalement, la notation descriptive aboutit au simple cliché.

de Vénus après la période d'invisibilité due à sa conjonction supérieure avec le soleil. Inversement, dans le même passage, « occasus matutinus » concerne la dernière apparition matinale de la planète avant sa conjonction supérieure avec le soleil. Pour les diverses phases du déplacement de Vénus, cf. l'édition J. Beaujeu de Pline, *H. N.*, II, p. 284, fig. 2.

1. Cf. R. J. Getty, *Some astronomical cruces in the Georgics*, *Trans. and Proceed of. the Amer. Phil. Ass.*, LXXIX, 1948, p. 44, n. 68.

2. Du sens courant de *redire*, on peut rapprocher l'emploi de *revisere* ; cf. Stace, *Silu.*, V, 4, 8.

3. Cf. Sénèque, *Med.*, 71 sqq.

4. Cf. Sénèque, *Oed.*, 741 sq., « Post Luciferi nata meatus, | Ante Hesperios occidit ortus » ; Ausone, *Idyl.*, 14, 45 sq. Lucifer aura même son char, comme le Soleil et la Nuit ; cf. Ovide, *Am.*, I, 6, 65 ; II, 11, 56 ; *Met.*, XV, 190 ; *Tr.*, III, 5, 56 ; Tibulle, I, 9, 62 ; Stace, *Silu.*, II, 6, 80 ; Martial, VIII, 21, 4, etc...

5. Cf., par exemple, Virgile *Aen.*, V, 721 (et déjà II, 250, « ... ruit Oceano Nox », si l'on comprend *Oceano* comme un ablatif) ; Ovide, *Met.*, IV, 92 ; Tibulle, II, 1, 87, etc...

6. Du moins si l'on adopte la traduction de L. Herrmann (édition Budé, Les Belles Lettres), en donnant à *modo* le sens de « récemment ». Mais l'acceptation d'une telle contre-vérité astronomique est surprenante de la part de l'auteur des *Questions naturelles*. Or, *modo* prend parfois aussi la valeur d'un futur proche, « bientôt », ce qui serait conforme ici à la réalité (cf. Ernout-Meillet, *Dictionnaire etymologique de la langue latine, ad uerbum*). De plus, *modo* s'emploie en tournure symétrique pour exprimer une alternance ; outre le fréquent « modo... modo... », on trouve « modo... tum... » (Cic., *N. D.*, I, 12, 31), « modo... aliquando... » (Tac., *Hist.*, II, 74, 3) ; cf. encore « modo... uicissim... », « modo... inter-

Ainsi les thèmes littéraires associés à l'apparition vespérale de Vénus ont été traités différemment selon les auteurs, et avec un vocabulaire plus ou moins approprié, choisi souvent pour des raisons autres qu'astronomiques, en fonction de sa qualité poétique ou par fidélité aux fictions traditionnelles. Un Virgile, avec ses dons d'observation personnelle, a su conserver à ces thèmes leur valeur évocatrice, ou même les a renouvelés. Chez d'autres, ce ne sont plus que des formules stéréotypées, reprises à satiété et dénuées de tout contenu réel, pittoresque ou scientifique. Mais en définitive, malgré les libertés prises avec le langage technique, la plupart du temps les écrivains latins ne semblent pas avoir méconnu les mouvements vrais de la planète Vénus, et il faut reconnaître que les commentateurs modernes ont attribué parfois aux poètes anciens une ignorance astronomique qui n'appartenait qu'à eux-mêmes.

A. Le Bœuffle.

IV

OTIUM ET VIE CONTEMPLATIVE DANS LES *LETTRES A LUCILIUS*

PAR J.-M. ANDRÉ

Maître-Assistant à la Faculté des lettres de Besançon

SOMMAIRE. — *Certaines sections des lettres représentent une croisade contre l' « otium luxuriosum », dénonçant la « uana ostentatio » des arts libéraux et de la philosophie oratoire ; il fait de l' « otium » traditionnel une « militia » exigeante au service du progrès moral et de la « sapientia perfecta ».*

Les *Lettres à Lucilius* sont placées sous le signe de l'*otium*, elles sont l'œuvre d'un Sénèque qui « a quitté le pouvoir et ne vit plus que pour philosopher » (Albertini) ; dans le premier semestre de 62, Sénèque a sollicité son congé de Néron (Tacite, *Annales*, XIV, 52 sq.) et, malgré les hypocrites réticences du prince, il l'a obtenu.

Libéré de ses attachements terrestres, Sénèque entreprend de refaire avec son disciple et avec ses lecteurs le chemin qui mène de l'indépen-

dum... ». Dans notre texte, le deuxième élément serait *iterum*, et le passage se comprendrait ainsi : « Tel est, quand il ramène les premières ténèbres, l'avant-coureur de la nuit, cet astre que nous appelons tantôt Hesperus quand il se baigne dans les ondes, et d'autre part Lucifer quand il dissipe les ténèbres. » Je dois exprimer ici mes vifs remerciements à M. J. Perret, qui m'a aimablement suggéré ces deux dernières interprétations.